

LA VIE LITTÉRAIRE

CHARLES DE POMAIROLS

Sous le patronage d'honneur de S. A. R. la duchesse de Vendôme et la présidence de M. Paul Bourget, vient de se constituer à Paris un comité de hautes personnalités du monde des lettres pour doubler un comité provincial désireux d'élever, en Villefranche de Rouergue, un monument à Charles de Pomairols.

Charles de Pomairols ? J'ai peur que ce non n'éveille que fort peu de souvenirs chez les générations de l'après-guerre. Ce fut pourtant celui d'un poète qui, de dix en dix ans, entre 1880 époque de ses débuts et 1916 date de sa mort, jouit d'une manière de célébrité internationale et qui, à la veille de 1914, s'était acquis comme maître du spiritisme lyrique, la vénération imposante des poètes, ceux du moins de la *Revue du temps présent* et de l'école idéaliste. On a oublié, sans doute, qu'il pensa un moment mettre en échec, à l'Académie française, pour le fauteuil d'Émile Ollivier, M. Bergson, père de l'atoutisme. Il est permis de constater, sans faire injure à la mémoire d'un parfait bonhomme, que son lyrisme vertueux est loin d'avoir approché la vogue de la philosophie de son heureux concurrent.

Sa réputation d'écrivain n'a jamais atteint, hors des cercles, qu'un nombre assez limité de lettrés. Elle n'est point parvenue jusqu'au grand ou au moyen public. Elle n'était point faite pour lui. Ni hier, ni aujourd'hui. L'œuvre en vers et en prose de Charles de Pomairols n'offre ni cette séduction extérieure ni cet éclat original qui plaisent et conquièrent l'émulsière l'admiration. Sa noblesse d'élevation, sa délicatesse même et l'austérité quinquiescencieuse des sentiments qui s'y exprime, sont de ces caractères qui n'ont pas circulation courante. La qualité et le ton des pensées, qui chargent d'une morale ingrate les ouvrages de Charles de Pomairols, dépassent trop les préoccupations ordinaires de la vie contemporaine pour agir utilement sur les âmes.

On baigne en sa compagnie dans une atmosphère surpatrérestre et on entre avec lui de plain-pied « au royaume des anges en littérature », ainsi que l'a observé, non sans une pointe d'ironie, Maurice Barrès.

Charles de Pomairols était un gentilhomme rural. Il était né le 23 janvier 1843 en Aveyron, au château de la Pize, une de ces anciennes demeures bâties du treizième au seizième siècle, comme il s'en rencontre beaucoup dans la région. Point d'architecture, quasiment point de style. Ce sont plutôt des assemblages de tours massives et de blocs trapus de maçonneries. Autour ni pelouses ni jardins d'agrément, mais des dépendances et appendices de ferme, quelques arbres poussés dans un sol pierreux et improductif, « la garvane », selon le mot de là-bas. Les propriétaires actuels y vivent parmi les paysans, presque en paysans, du maigre produit de leur domaine.

On respire là, souvent, moins l'aisance que la simplicité. Les solides traditions domestiques s'y perpétuent fortement pénétrées dans les cœurs, comme le lierre séculaire au creux des vieilles murailles.

Qu'après des études commencées dans un petit séminaire et achevées au lycée de Toulouse, Charles de Pomairols ait mené là, pendant de longues années, une vie patriarcale et modeste, qu'il ait installé son foyer au foyer de ses ancêtres, voilà qui n'est point indifférent si l'on veut s'expliquer la nature du talent et de l'inspiration de ce poète. Mieux que Mistral peut-être, on pourrait qualifier celui-ci de poète de la terre, de la race et de la tradition. Un vers de Pomairols devrait s'inscrire en épigraphe à son œuvre qu'il résume : « C'est un très grand honneur de posséder un champ. »

Fier du morceau de sol qui lui avait été transmis, lui-même avait initié toute une part d'un de ses ouvrages : *Le Poète de la propriété*. Et Maurice Barrès de conter à ce propos :

« J'ai vu Leconte de Lisle en demeureur stupé-

fait. Il eût voulu en rire comme d'une inspiration de notaire, mais le noble artiste qu'il était s'arrêtait aussitôt et ne pouvait s'empêcher de distinguer qu'il y a maître de poésie dans le plus profond sentiment de l'âme paysanne. »

D'ailleurs, ce qui gênait Leconte de Lisle c'était l'expression trop didactique de Pomairols, plutôt que le thème même de ses poésies. Aussi bien, l'auteur n'avait débuté en littérature qu'entre 30 et 40 ans, loin de toute salubre influence et direction possibles et il reconnaissait, sans mauvaise grâce, plus tard, la forme prosaïque et défectueuse de ses deux premiers volumes.

Puis, Pomairols vint à Paris. Il y fréquenta Sully Prudhomme, Coppée, Heredia, Paul Bourget surtout. N'est-ce point Paul Bourget qui incita Pomairols à écrire, sur *Lamartine*, une haute étude de morale et d'esthétique, et peut-être son meilleur ouvrage ?

Puis, la campagne reconquit tout entier le penseur couronné de lauriers académiques. Et ce fut un silence méditatif de dix ans, auquel mit fin la publication de *Regards intimes*. Nouveau silence, un nouveau livre et le poète vient se fixer chaque hiver à Paris et prendre position sur le champ de bataille littéraire. On l'improvise généralissime des avant-gardes conservatrices.

Il semble bien d'ailleurs que c'est moins le souci d'une vocation tardive d'homme de lettres qu'une santé précaire qui détermina ce retour et cette installation dans la capitale ; la température âpre et changeante des plateaux aveyronnais fatiguait de suffoquer la poitrine souffreteuse du poète.

Quoi qu'il en soit, Charles de Pomairols donna, dès cet instant, un cinquième livre de poèmes : *Pour l'enfant* (1894) et, coup sur coup, deux romans. Ainsi la partie la plus importante de son œuvre fut celle d'un sexagénaire qui n'a pu saisi son inspiration que dans son pays, dans sa maison, dans les humbles joies et surtout les profondes douleurs de la famille, dans l'enseignement quotidien de la vie et de la nature. Il l'a puisé également dans une conscience restée fidèle à la voix des maîtres d'autrefois, à une croyance prémanie par l'isolement et l'amour du passé, contre toute variation passagère ou trop audacieuse. Sa foi stabilisée s'est trouvée, au contraire, renforcée par un commerce assidu avec les philosophes orthodoxes et les grands mystiques dont il a fait, dans sa retraite, sa principale étude.

Aussi ne faut-il pas s'étonner de ne rencontrer chez cet écrivain dans la liberté d'esprit à ses bornes que les seuls sentiments dépourvus de toute sensualité, une imagination sagement bridée et une sagesse tellement grave qu'elle risque d'en paraître rébarbante. Mais un suc substantiel, dû à l'expérience et à l'analyse intérieure, la nourrit, et un optimisme éthéré dont rien n'a pu entamer la force et la sérénité s'en dégage. Même dans le volume *Pour l'enfant* où, jour par jour, le poète retrace la destinée d'une fillette brusquement retirée par la mort à l'affection qui l'enveloppe, la tristesse sous la résignation chrétienne au destin garde une tranquillité plus consolante encore que torturante. Une paix lumineuse émane de ces pages où le pathétique est si bien discipliné.

Les romans de Charles de Pomairols sont des livres d'idées, presque des livres à thèse, et son style, à mon sens, manque de chaleur. Ils se nomment ces romans : *Le Repentir* et *Ascension*. Ici, une sorte d'examen critique de l'amour ; là, une étude du scrupule dans une âme délicate. *Ascension*, jusque dans son titre symbolique, définit à merveille les tendances idéalistes de l'auteur. Cette histoire cache peut-être, sous des voiles discrets, une sorte d'autobiographie. L'intrigue du roman et la psychologie du personnage principal y appuient avec une telle rigueur les principes platoniciens et les finalités religieuses de l'amour qu'on a cru y surprendre le développement d'une théorie de la chasté

et d'une campagne antimatrimoniale. La vérité c'est que Charles de Pomairols s'entend l'amour, tout l'amour, à l'idéal moral, seul capable, selon lui, d'assurer la félicité absolue des intelligences et des âmes. Les corps sont des gentilles qui comptent si peu ! D'ailleurs, dans ses cinq cents pages bien tassées, *Ascension* est un roman dru, dur et complexe. Il contient la somme des idées de Charles de Pomairols sur l'art, la morale et la société, toutes celles développées dans son *Lamartine* et dans les strophes mathématiques des poèmes ; les origines, l'enracinement au sol, la puissance occulte des traditions, le culte de l'honneur héréditaire, l'orgueil du foyer sur le culte de terre bien à soi.

Thèmes et idées générales qui font retrograder le lecteur fort avant dans les temps. Le plan où se trouve pareille œuvre n'est plus pour ainsi dire de notre âge. Il est hors de l'évolution insensible ou brusque des mœurs de notre époque. L'homme intrigué jailli de son terroir avec ses calmes et saines doctrines intransigeantes fait l'effet de quelq'un parti en diligence de sa province qui aurait mis cinquante ans et plus à gagner Paris et qui y apparaîtrait dans ses manières de voir et de sentir comme un vivant anachronisme.

Du reste, la physionomie et l'extérieur de Charles de Pomairols ne démentaient pas absolument cette impression-là. Le poète était, sur la fin de sa vie, un grand vieillard osseux et roide, sobre de gestes et de paroles, au visage pâle allongé par une barbe taillée en pointe. Il y avait du moine, même du moine familial, dans cette face émaciée sous les cheveux gris uniformément coupés au ras du crâne têtue. Dans la façon aussi de croiser les doigts, en écoutant, comme pour la prière ou recevoir l'inspiration d'en haut. La nudité d'un étroit bureau, aux murs sans ornements, ni gravures, presque sans livres, la table de travail dépourvue de revues, brochures ou papiers confondu à la tête d'ascète une atmosphère de cellule appropriée. On imaginait que les solitaires de Port-Royal, M. Armand ou M. Fanson, lequel empêchait Racine de lire les aventures passionnelles de Théagène et Chariclée, devaient ressembler, dans un décor à peu près aussi dépouillé, à l'excellent M. de Pomairols. Tout, jusqu'au vêtement noir de coupe basale, au col blanc rabattu, étrié et janséniste, imposait cette comparaison. On se disait que Charles de Pomairols était un saint homme égaré dans un siècle infernal.

C'est pourtant cet ascète que certains, qui ne l'avaient pas approché ni connu dans son intimité, se représentaient à tort comme un mordaïn vivant dans les pompes du siècle et comme un mécène fastueux. La légende s'en était curieusement accréditée, non sans apparence de raison. Charles de Pomairols, en effet, pour servir et propager ses thèses platoniciennes avait fondé peu avant la guerre deux ou trois prix de littérature dite spiritualiste qui avaient, vous devinez l'avantage, favorisé auprès des nouvelles générations de poètes et tous les opportunistes de la rime. Mme de Pomairols, dévouée à la gloire de son mari, ordonnait des réceptions mensuelles où se pressaient une pléiade de jeunes disciples plus ou moins avoués et d'admirables muses. Et Charles, de Pomairols était entouré de respects et d'éloges sans restrictions. Mais en couronnant la poésie bien pensante, il n'était que le répartiteur des générosités de Mme Claire Virenque, l'auteur des *Sonnets-voies* ; mais les vastes salons du magnifique hôtel de la rue Saint-Dominique d'où s'élançaient, entre autres, François Mauriac, André Lafon, Charles Giroulet, André Debacour et où le poète des *Regards intimes* faisait figure de grand seigneur n'étaient par les siens. Ils étaient complaisamment mis à la disposition de la littérature spiritualiste par un ami d'enfance du fondateur du groupe, M. Sibille, député.

Léon Boquet.